

DIDIER DUMAS

Une visite aux Huns de ma lignée paternelle

Texte des polycopiés des week-ends chamaniques

Taoïsme et santé des lignées

Je souhaite poursuivre le travail sur les morts de ma lignée paternelle. Ivana me propose de le faire au cours du week-end de travail sur le pouvoir personnel. « La mort est une force dont on ne sait généralement pas utiliser la dimension positive, m'a-t-elle dit. Si tu n'y vois pas d'inconvénients, j'aimerais que les autres y assistent ». Nous avons donc convié ceux qui le souhaitaient à participer à cette seconde visite aux morts de mes lignées. La première fois, en envoyant dans la Lumière ma grand-mère maternelle et la kyrielle d'enfants morts qui me précèdent dans cette lignée, Ivana avait dit : « On vient d'enlever un morceau de ce que vous appelez le fantôme ». Mon métier m'a appris que les fantômes de la lignée maternelle ne se transmettent sous forme de symptômes que lorsqu'ils s'articulent à des fantômes semblables ou complémentaires en lignée paternelle. Il s'agit donc pour moi « d'enlever l'autre morceau du fantôme », c'est-à-dire celui que constituent les enfants morts de ma lignée paternelle. Cette première séance de travail m'a donné l'impression d'être allé explorer ce que les taoïstes appellent les *Po*, la structure terrestre de l'âme. Si à la mort, cette structure ne se dissout pas dans la terre, elle alourdit les *Hun*, la structure céleste de l'âme. Ce faisant, au lieu de permettre au défunt de trouver le chemin de la Grande Lumière et d'y occuper la place d'un ancêtre bienveillant, elle en fait un parasite qui reste collé aux vivants en pompant leur énergie. Voilà pourquoi les Anciens Chinois soignaient ces « troubles post-mortem » chez les « Maîtres aux pieds nus », les prêtres-chamans du taoïsme. Ceux-ci recevaient toute la famille pour un rituel ayant pour but de permettre aux « ancêtres mal morts » d'exprimer leurs revendications par la bouche des « Enfants », les adolescents vierges de la famille, dont le Maître aux pieds nus utilisait la médiumnité à cette fin. D'une façon homologue à ce qu'a découvert la psychanalyse transgénérationnelle, il s'agissait donc dans ces rituels de permettre l'avènement d'une parole qui n'avait pas pu se dire ou s'entendre du vivant de l'ancêtre.

Ma lignée paternelle

Il y a beaucoup de morts en souffrance dans ma lignée paternelle. Tout d'abord Hervé, mon père, qui ne s'est jamais remis du départ de ma mère, n'a jamais pu s'occuper de moi et qui est mort à 68 ans d'un cancer généralisé sans avoir jamais vraiment vécu. Frédéric, son frère aîné, qui après avoir fait découvrir la plongée à Cousteau, a consacré sa vie à l'archéologie sous-marine. Ce farouche athée est mort plus récemment lui aussi d'un cancer. Il faut peut-être aussi l'aider. Il a aussi Horace, leur père que j'ai énormément aimé. Horace a rejoint la Lumière. Mais il y a aussi ceux que je n'ai pas connus : Roger, son frère qui a, comme moi, souffert d'alcoolisme et qui est mort à 40 ans d'un cancer foudroyant, et Henriette-Marguerite, leur soeur décédée à 15 ans d'anorexie mentale. Il est clair pour moi que le fantôme qui a empêché mon père de vivre est le même que celui qui a tué Roger et Henriette-Marguerite (voir arbre généalogique).

J'aborde cette seconde visite aux ancêtres gonlé d'émotion mais serein. Nous nous retrouvons après le dîner dans la salle de travail avec Zaza, Carole, Tatiana, Nina et Ghislaine. Nous sommes tous fortement émus. La mort est un registre aussi intime que le sexuel. Je m'assieds en face d'Ivana. Elle demande à Zaza, qui a connu Hervé et Frédéric, de s'installer sur ma gauche entre nous deux. Les autres se répartissent autour, et Tatiana se charge de prendre des notes.

– Que veux-tu savoir au juste ? Me demande Ivana.

– Dissoudre l'autre morceau du fantôme, celui qui fait que mon père n'est quasiment plus sorti de sa maison après que ma mère l'ait abandonné. Savoir s'il est dans la Lumière, si Frédéric, son frère aîné, et Horace, mon grand-père, y sont. Quant au fantôme des Dumas, il me semble qu'il prend sa source dans la mort d'Henriette-Marguerite décédée à 15 ans l'anorexie mentale, et dans celle de Marie-Madeleine, la nièce de mon grand-père, emporté à 13 ans par une méningite.

– Je ne comprends rien à cette histoire de famille, mais peu importe. Concentre-toi sur eux, je vais aller voir ce qu'il en est.

Un court instant se passe. Ému, j'attends et Ivana déclare :

– Mais c'est autre chose que du fantôme dans cette lignée. C'est une famille où l'on s'incarne avec des pouvoirs psy. Ce n'est pas la peur de la vie qui les a fait partir, c'est celle des pouvoirs psy. Lorsque de tels pouvoirs ont été transmis par des Ancêtres et qu'ils ne sont pas utilisés pour agir dans le monde, les personnes qui les rejettent, les retournent contre elles. À ce niveau, l'anorexie mentale peut être une façon de bloquer le cerveau. La méningite aussi. C'est aussi la peur de ces pouvoirs qui peut pousser à boire ou à fumer. Le vrai

Le Jardin d'idées

7 rue Dedouvre 94250 Gentilly – Site : <http://www.jardindidees.org>

E-Mail : secretaire@jardindidees.org

pouvoir est d'être en contact avec soi et de créer continuellement de la liberté. Il faut donc tout d'abord savoir si tu acceptes ou si tu refuses ces pouvoirs. Tu as le droit de les refuser.

– Des pouvoirs psy ! Chez les Dumas ?

Surpris par cette déclaration inattendue, mes méninges se brouillent. Georges Dumas, que je n'ai pas connu, passe certes pour avoir été un des professeurs de psychologie les plus en vue de son temps. Dans ma famille, il m'a néanmoins toujours été présenté comme un sorbonnard universitaire qui n'a rien inventé en propre. Quant aux autres, ceux des Dumas qui ont marqué ma construction, ils m'ont toujours paru être à mille lieux de telles préoccupations. C'étaient d'inébranlables matérialistes qui, secrètement camisards, brillaient plutôt par leur silence et leurs manques à savoir se parler. Leur attribuer des pouvoirs psy me semble absurde. De plus, bien que ce soit justement le sujet du stage de ce week-end, je ne me suis, moi-même, jamais considéré comme un individu investi d'un quelconque pouvoir. Le seul que je maîtrise est celui de la parole, ou plutôt, du sens qui y rétablit la vie. N'en comprenant pas moins ce qu'Ivana entend par « pouvoir », je me dis que si nous avons hérité, Georges Dumas et moi, du même paquet encombrant appelé ici « pouvoir psy », je m'en suis, en effet, peut-être un peu mieux sorti que lui. Je réponds :

– S'il s'agit d'accepter de tels pouvoirs, il me semble que c'est déjà fait. Mais cela ne me dit pas s'ils sont dans la Lumière.

– Mais Didier, si tu acceptes ces pouvoirs, tu as la capacité de tous les emmener dans la Lumière. Tu peux devenir le rêve de ta lignée et porter tous les autres dans la Lumière. On peut, si tu veux, entrer en contact avec ton grand-père pour lui demander la permission. Donne-moi tes mains. Pense à lui, ensuite tu l'appelles et tu demandes ce que tu veux savoir.

Je ferme les yeux et je demande : « Je veux savoir si mon grand-père est dans la Lumière ». L'idée de contacter Horace que j'ai grandement aimé soulève en moi une puissante émotion. C'est comme si l'espace des souffles, du cœur à la tête, se dissolvait soudain dans un vide infini et sans fin. Ce vide n'est ni sombre, ni lumineux : il est, il occupe tout. Je n'y perçois aucune limite. S'il s'agissait de satisfaire un idéal mystique, j'en serais ravi : ce vide est parfait. Mais, en cet instant, je ne désire qu'une chose : percevoir pour de vrai mon grand-père, savoir d'une façon ou d'une autre qu'il est bien sorti des souffrances terrestres :

– Je ne vois rien.

– Appelle-le.

Je m'y efforce.

– Toujours pas la moindre image.

– Ouvre-toi, toi-même.

– Je me sens très ouvert, mais je ne vois absolument rien.

– Bon, je verrai pour toi ! Ton grand-père est dans la Lumière.

– Je le savais.

– Bien sûr que tu le savais, mais tu voulais que je te le dise. Maintenant, appelle ton oncle.

Silence.

– C'est toujours le vide. Toi, le vois-tu ? Est-ce qu'il est dans la Lumière ?

– Il est en train de marcher. Il a déjà trouvé de l'aide. Il marche vers la Lumière.

– Et Hervé ?

– Appelle-le.

– Je l'appelle, mais je ne vois rien. Je suis aveugle, désespérément aveugle.

– Ça y est, moi, je le vois. J'ai envoyé Frédéric le chercher. Il me montre des couloirs, des cases. J'appelle cela « les hôpitaux ». C'est la façon dont je décris ce qui se passe de l'autre côté, parce que nous n'avons pas la connaissance permettant de le comprendre autrement. Hervé est dans un « hôpital astral ».

– Ah bon, dis-je d'une voix qui faiblit.

– Ce que je veux dire, c'est qu'il n'est pas dans un endroit où les gens errent, abandonnés à eux-mêmes. Il est pris en charge. J'appelle cela un « hôpital » parce qu'on les soigne, en leur donnant ce dont ils ont besoin pour se reconstruire. D'ailleurs, depuis qu'il est là, il va beaucoup mieux. Il est mort dans un sale état, ne l'oublie pas.

– De quoi est-il mort ? demande Nina.

– D'un cancer. C'est vrai qu'il était dans un sale état quand je l'ai vu pour la dernière fois... Mais alors, s'il est pris en charge, je n'ai rien à faire pour lui ?

– Non, il n'a pas fini de se soigner et il en a encore pour un bout de temps. Il est en train de grandir. Il n'est pas encore assez développé, mais il est aidé. Pour lui, ça va. Seulement, il a besoin de temps. C'est bien de lui envoyer de l'amour, de penser à lui. Il peut l'entendre et en être heureux. Pour l'instant, il est pris en charge. Le moment venu, il sera libre. Il est déjà tourné vers la Lumière. Ton grand-père, lui, est plein de Lumière et de douceur. Je sens sa chaleur qui me traverse.

Silence.

Ivana se retourne vers Ghislaine et Carole :

– Et vous, qu'avez-vous perçu ?

– Au début, je me demandais si on ne risquait pas en faisant cela d'établir des interférences, répond Ghislaine. La sensation qu'il s'agissait de quelque chose de tellement intime faisait que je ne savais pas où me situer. J'ai apprécié que tu dises qu'il faut très clairement définir sa demande, que les morts ne doivent pas être dérangés inutilement comme le font les occultistes, et qu'il faut donc vraiment savoir pourquoi on veut les contacter. Lorsque le contact s'est établi avec l'oncle, j'ai eu la sensation d'une grande tache de lumière, dans un espace noir, qui regardait en avant, vers la droite : comme une présence très intériorisée, au front un peu buté, qui regardait le bout de ses pieds, en avançant méthodiquement devant lui. Je l'ai interprété comme un homme en marche vers la Lumière qui sait ce qu'il a à faire, et qu'il ne fallait donc pas déranger.

Ensuite, quand nous sommes passés à la prise de contact avec le père, l'impression de lumière était un peu moins intense. Elle me faisait penser à l'ambiguïté de certaines personnes malades qui ont une demande d'aide extérieure informulée, car à l'interne, ils savent que les choses ne dépendent réellement que d'eux-mêmes. C'était cette conscience un peu douloureuse, qui semblait prédominer. Cette lumière semblait assez lointaine, et j'ai, là aussi, eu l'impression qu'il s'agissait d'un processus en cours dans lequel nous n'avions pas à interférer. Mais comme toujours, lorsque je me lance dans ce type d'expérience, je me demande si je ne suis pas en train de me monter la tête. Mon incrédulité a besoin d'expériences répétées pour pouvoir l'accepter et, probablement, faire ensuite un vrai travail. Ce qui m'a le plus surpris est la facilité à entrer en contact avec le monde des morts. C'était comme une peinture de Magritte ou de Dali : une embrasure de porte, suspendue dans un espace vide, juste pour signifier un passage symbolique.

– C'est en effet comme ça. Il ne faut pas voir la mort comme un trou entre ce monde et l'autre. Ce sont deux espaces en continuité. L'on passe de l'un à l'autre aussi simplement que par une porte et cette porte est principalement le cœur qui permet d'envoyer de l'amour vers l'autre monde. Et toi Carole ?

– Il faut tout d'abord dire que je n'avais pas vraiment saisi qui, en dehors du père de Didier, était concerné par ce rituel. J'avais juste retenu qu'il s'agissait de trois hommes, son père et deux autres, d'une génération plus éloignée, qui m'ont semblé être des frères ou des cousins. Les deux plus âgés se sont présentés à moi comme deux entités en mouvement, orientées dans une trajectoire. Celui de droite me paraissait plus féminin, comme s'il suivait l'impulsion de celui de gauche. J'ai eu le sentiment qu'ils étaient en train de changer de niveau. J'ai vu des jambes et des pieds qui se mouvaient dans une couche, alors que le reste du corps était invisible, car déjà dans une autre dimension. Ces pieds et ces jambes s'agitaient comme ceux des plongeurs qui se propulsent.

Avec son père, la sensation était dans une autre couche, mais dans la même orientation. Il m'a paru être dans une zone assez confuse, comme un brouillard épais. Mais, pour les trois, le plus frappant était qu'ils avaient en commun les notions de propulsion : de mouvements très précisément orientés avec une grande détermination et sans avoir besoin d'aucune aide. J'ai pensé qu'ils étaient « farouches », dans le sens d'indépendance et de solitude revendiquée : ils ne voulaient rien de ce qu'ils avaient laissé derrière, comme si cela n'avait pu que les freiner, mais je n'ai ressenti chez eux aucune hostilité. Plutôt des gens pressés qui savent ce qu'ils font et s'y rendent au plus vite. Je les voyais aussi comme des spermatozoïdes ayant une mission, une direction, mais aucun état d'âme.

Écouter Carole, je suis frappé par la façon dont ces paroles évoquent en moi ce qu'étaient ces hommes : de farouches solitaires, nés au bord de mers dans la solitude de la pleine nature qui, ayant inventé la plongée sous-marine, n'ont jamais pu faire autre chose que de rester désespérément enfermés en eux-mêmes.

— Et toi, Zaza ?

— Je me suis assez vite retrouvée dans un autre espace. J'étais surprise d'avoir eu si peu de « trajet » à effectuer. J'ai déjà vécu des expériences de cette sorte où j'ai senti physiquement une translation avec accélération du déplacement, comme dans une fusée. À l'arrivée, je me suis sentie timide : je ne savais plus si j'étais là uniquement pour soutenir Didier, ou si je devais aller moi-même aux informations. J'ai décidé d'y aller. Les visions n'étaient pas claires et lumineuses. Elles étaient assez estompées, mais néanmoins suffisamment parlantes pour que je puisse les décrire. J'étais au bord d'un espace, lui-même subdivisé en deux, sans solution de continuité. L'espace supérieur qui était le plus « distant » est celui où j'ai trouvé Horace. Il était en face, un peu décalé sur ma gauche, surpris d'être visité. Je voyais qu'il était à ses affaires. Et quand j'ai évoqué, dans ma tête, la question de savoir s'il était dans la Lumière, la question lui a semblé absurde.

Ensuite, je me suis retrouvé dans l'espace d'Hervé. Il me tournait le dos, allongé sur le côté, le torse relevé, en appui sur son coude gauche. Il était tranquille, ni bien ni mal : au courant de rien, c'est-à-dire de sa mort. Je ne voyais aucune question à lui poser qui puisse être d'une quelconque utilité. Ivana a terminé la séance et je lui ai dit au revoir. D'un côté, j'étais contente d'apprendre qu'Hervé était en « soins longue durée », qu'il est assisté. De l'autre, suspicieuse, je me demandais : « mais qu'est-ce que c'est que cette histoire... » La seule chose qui, pour moi, est sûre, est qu'il n'y a rien à faire pour Hervé. Didier peut être tranquille.

– Et toi, Tatiana ?

– Je me suis surtout appliquée à écrire.

Le Jardin d'idées

7 rue Dedouvre 94250 Gentilly – Site : <http://www.jardindidees.org>

E-Mail : secretaire@jardindidees.org

– Nina ?

– Je suis restée tout le temps les yeux ouverts. Je ne voyais pas le visage de Didier, mais je devinais ce qui se passait à son dos. Lorsque Ivana a contacté son père, j'y ai perçu comme de la lassitude, de la déception... Son dos s'est subitement arrondi sous mon nez. Ses épaules, qui s'étaient redressées et ouvertes très largement avec Horace, se sont brusquement repliées à l'intérieur. Des larmes ruisselaient sur sa tempe gauche. C'était impressionnant. J'ai alors eu la vision d'un grand oiseau qui repliait soudainement ses ailes dans un claquement de bec. Je n'ai pas vu les ailes. J'ai perçu leur envergure à la trace de leur mouvement qui était encore dans l'air.

– Et toi, Didier, comment te sens-tu maintenant ?

L'espace vide du haut de mon corps fourmille toujours dans mon cerveau, et mes yeux débordent. Quelques années auparavant, alors que je me lamentais sur leur incapacité à produire la moindre image, les esprits m'avaient dit : « Arrête de te plaindre : tu es un homme du sens. Tu t'obstines à vouloir voir avec tes yeux, alors que tu as la capacité de voir avec les yeux des autres. Que fais-tu d'autre lorsque tu analyses un rêve ! » Y repensant, je me dis, la dernière fois, cela a pris l'allure d'une exploration des *Po*, et aujourd'hui des *Hun* : les copines occupaient la place qui est celle des Enfants-médiums dans les rituels d'exorcisme taoïste, et moi, celle du consultant, aveugle sur ce qui lui arrive.

– Content. Encore un peu haut, mais heureux d'avoir vérifié qu'Horace était bien dans la Lumière.

– Maintenant tu sais où est ton père.

Le vide disparaissant brusquement, je m'effondre en larmes sur les genoux d'Ivana, en pensant : le « rêve de ses lignées » : quel boulot dans le borbier terrestre. Vierge-animal qu'il est doux de pleurer.